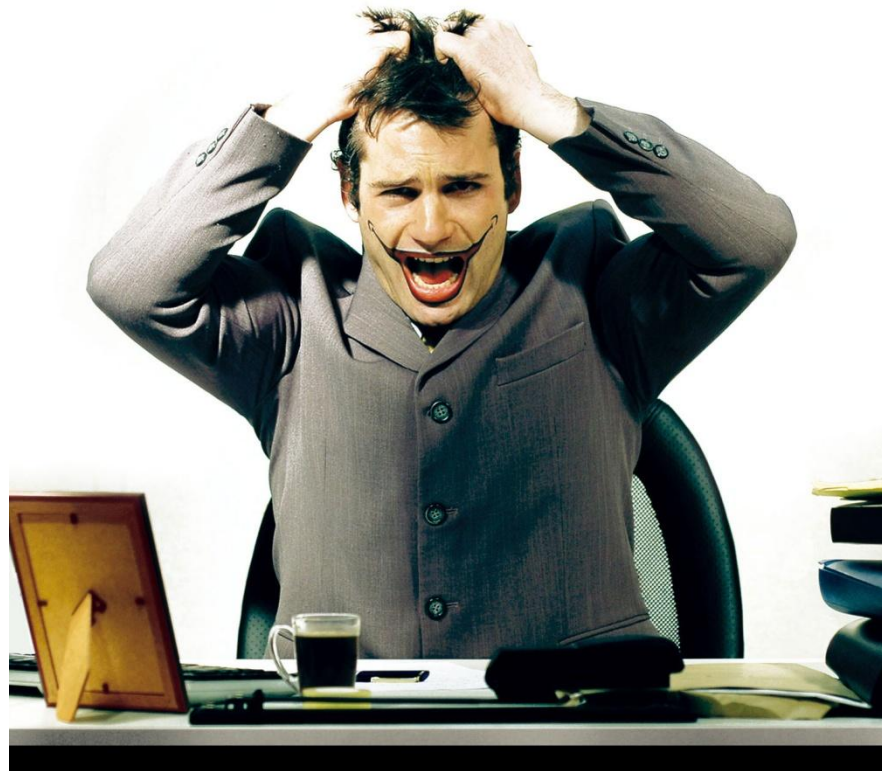


RIMES CATCHER

Le chœur sur l'humain



Rimes Catcher – « Le chœur sur l'humain »

1. Mascarade	p2
2. Le fond et la forme	p4
3. Mon ombre	p6
4. Je ne suis pas un rappeur	p8
5. Apprivoisé	p10
6. Insomnie (feat Zarmot)	p12
7. La machine	p14
8. Du sens	p15
9. Le syndrome de la liberté (feat Keyz' et Little Jojo)	p18
10. Garder le silence	p20
11. Ma reine (feat Mikaël)	p21
12. Des mots (feat Instru-Mental)	p22
13. La mort	p24
14. Dans ta peau	p26

1. Mascarade

Je croise quelques fois, de vieux fragments de mon passé,
Des dossiers de ma vie que je pensais avoir classés, au fil du vent, au gré du
temps, des proches qui changent de rue, tracent leur route, bravent les doutes,
foutent le camp, sortent du champ.

Et puis un soir d'ennui, ces fantômes effacés surgissent,
Leur voix fait froid dans le dos, ce dos tassé par les années,
Leur visage est creusé, usé, crispé dans un bonsoir, comme un miroir de mon
image, un vieux mirage dans un couloir

Je pense à cet ami d'enfance, enfoncé dans la drogue, l'esprit bloqué dans un vieux
trip, le regard mou, les mots pâteux. Le cœur réglé à deux à l'heure, l'aiguille inerte
sur le compteur, le moteur complètement serré, l'intérieur entièrement rouillé.

Un morceau de leur, coincé au fond de ses yeux ternes, prouve pourtant que c'est
bien lui, son âme écrasée par la vie, emprisonnée dans sa carcasse, fracassée par
le temps qui passe, et casse tout sur son passage, l'insouciance laisse place à la
rage.

Et voilà qu'aujourd'hui, je recroise ici par hasard,
Cet homme fatigué, qui n'est pas raccord dans l'histoire, crachant sûrement sans
le savoir, sur cet enfant dans ma mémoire, ce vieux complice des cours d'école,
défiguré par trop d'alcool, trop de piqûres, trop de petite, trop de ratures, ça me
désole, le souffle coupé, je salue, échange des banalités, pour masquer la fatalité,
la vérité figée, dressée, devant moi, juste sous mon nez. Sous les ponts l'eau s'est
déchaînée...

**Quittons la mascarade, fuyons loin camarade,
Leur monde est trop petit, leur vision bien trop fade,
Regarde ce qu'ils ont fait, de la vie qu'on voulait,
On n'a plus rien à voir avec ce que l'on est.**

Un autre jour qui passe et devant moi, cet autre ami,
Celui qui dans la classe, aimait semer la zizanie, pousser des cris, mordre la vie,
rire à tue-tête, par la fenêtre, combien de fois il s'est enfuit, sans se faire prendre
par le maître.

Celui qui tous les jours, passait des heures à dessiner, pendant que l'on parlait
d'histoire, qu'on nous apprenait à compter, lui les histoires, il préférerait, sans cesse
les imaginer, dans ses BD, sur du papier, ses personnages par milliers.
Je l'écoute parler de son CDI de banquier,
Planqué sous son costume, qui semble en silence étouffer le rêveur qui sommeille
en lui, le fugueur chargé d'utopie, qui partait croquer dans la rue, des inconnus
dans son carnet.

Masqué d'un air posthume, il ne ressemble plus du tout, à ce bambin que j'ai connu,
sa plume enterrée pour de bon, il ne mentionne pas son nom, me dit qu'il habite à
crédit, dans un lotissement hors de prix, qu'il fait de l'heure sup' à la chaîne pour
payer ce fardeau qu'il traîne, pour subvenir à ceux qu'il aime, qu'il ne peut voir que
rarement, à cause de son emploi du temps. Il doit filer, il est pressé, me prie de
vouloir l'excuser, me sert la main, puis disparaît, aspiré, mâché par la vie...

**Quittons la mascarade, fuyons loin camarade,
Leur monde est trop petit, leur vision bien trop fade,
Regarde ce qu'ils ont fait, de la vie qu'on voulait,
On n'a plus rien à voir avec ce que l'on est.**

Et me voilà debout sur l'avenue de l'existence,
Je tombe face à face avec cet autre qui m'habite, qu'on a glissé dans mon esprit,
dans une douce anesthésie, la mutation semble finie, je suis l'adulte que je fuis.
Le masque est posé,

Pour cacher mes paupières, mes cernes creusés,
Les marques faites hier, mes arrières pensées, planquées, dans un sourire forcé,
Du genre automatique, un tic pratique, que je recycle chaque matin, glissant dans
la foule l'air de rien, parmi les chiens, les loups, les miens, les fous, les plaintes,
j'entends gémir au loin les craintes. Dans un éclat de rire, le cerveau qui délire,
soudain l'envie de fuir,
Les yeux fermés, serré le poing, et puis je crie, j'oublie,
Je fuis la foule à grandes foulées,
Soulé d'écouter s'écouler,
Le flot des mots, l'assaut d'escrocs,
Le faux par défaut se dépose,
S'expose et pose sur les choses,
Un masque blanc ou transparent,
Qui transporte dans le néant,
L'âme glacée de ces passants.
Les beaux sourires sont cartonnés,
Façonnés, froissés puis jetés,
Je t'ai vu camoufler tes yeux,
Le regard garde trop de trace,
Effacer celui qui ressasse,
Chasser tes pleurs devant la glace,
D'un épais trait de mascara,
Tu masques un raz de marée noire,
Et tu rejoins la mascarade,
Camarade amarré piégé,
Perdu, cassé, à la ramasse,
L'ancre a bientôt touché le fond,
Tu fonds, défoncé par le son,
De cette voix donnant le ton,
Le bon tempo pour avancer,
Et les syllabes à prononcer...

**Quittons la mascarade, fuyons loin camarade,
Leur monde est trop petit, leur vision bien trop fade,
Regarde ce qu'ils ont fait, de la vie qu'on voulait,
On n'a plus rien à voir avec ce que l'on est.**



2. Le fond et la forme

Déformer le fond, défoncer la forme, monter d'un ton, le son est bon, ne pas se plier à la norme.

Décrasser l'oreille, des décibels moches, forgés pour l'accroche, ricochent de la radio jusqu'à la poche.

La ritournelle, tourne elle tourne et fini par s'incruster, se loger dans le crâne, puis fane enfin pour d'autres âneries, toute l'année, du printemps à l'hiver, prolifère, des vers fermentés, quelques phrases écrasées, trois accords réchauffés.

Ces fleurs sans odeur, viennent pourrir le paysage, ternir l'image, d'un breuvage sans saveur.

Désherber les bacs, défricher les Fnacs, les vrais artistes sont enfouis, bien dissimulés sous les lierres, des pyramides de hits aux têtes qui gondolent, la culture est noyée dans une plaine d'herbes molles, des montagnes de tubes, viennent cacher l'horizon, entasser dans un cube, les poètes et les lions.

Des têtes d'affiches qui chantent comme des pieds, qu'on traite d'artiste sur les plateaux télé, ces interprètes sans talent, ne produisant que de l'argent, musicalement à contre temps, tout en souriant bêtement.

Sous les navets la rage, des plages musicales qui sommeillent, des cerveaux bridés qui sagement implorent, impuissants face aux médias, mâchés par la machine qui prend toute la place, agacés d'attendre leur tour, de tourner dans leur cage en rêvant de voyages.

Faire ses preuves dans un coin, où personne ne passe, à l'écart l'art écarlate éclate, la guitare qui démange, la gorge qui gratte, la sensation étrange d'être opprimé voir déprimé, à quatre pattes par terre, construire un château de cartes, dans un couloir fréquenté par des armées de courants d'airs.

Ces chanteurs qui passent, trois petits tours et puis s'en vont, agiter à la masse,

comme des poupées de chiffons, du playback fadasse, mais la fierté d'être connu. Pourquoi? On n'en sait rien, mais la question ne se pose plus, la pub a purgé l'impureté, le public s'entasse pour dire « J'ai vu celui qu'on voit », puisqu'il est bien moins classe de discuter d'un anonyme, plus le nom se répand, plus chères les places passent au guichet, un tour de passe-passe, sa face imprimée sur du papier glacé, effaçant les traces de l'idole fanée du mois passé et l'on vient exciter à l'idée d'exhiber ce trophée, on s'ennuie un peu, et « Le son est beaucoup trop fort », mais quand vient l'air du fameux titre, le seul qu'on connaît du concert, on frappe dans les mains en chantant « lalalalalère ».

On cache la misère avec un show grandiloquent, de vains artifices fleurissent sur les écrans géants.

Ramassis avarié de variétés calibrées, formatées pour passer, ramasser la monnaie, fond sonore indolore, incolore morne décor.

A l'aurore, on ignore, ceux qui dans l'ombre composent, alignent les notes pour ces pantins sans cervelle, ces belles demoiselles qui vendent leur musique comme elles vendraient des ombrelles, gravures de mode, enrobage alléchant, n'ouvrez pas le paquet, c'est rempli de néant.

Un bon buzz bien bizarre, pour bazarder le stock, on fait du bruit sur la toile, se laissant filmer à poil, pile poil, ce qu'il faut pour attiser l'animal, aguicher, tapiner en sortant l'attirail, mais pas assez pour satisfaire, alors on espère qu'en concert, on exaucera nos prières.

De l'autre côté du miroir, l'espoir se fait rare, pendant que les stars accaparent les territoires et les Zéniths tous les soirs, finis les disques d'or, les disques dorment dans un tiroir, l'énorme marché vient de choir, pas le choix, faut trimer, pas se miner, déterminé à rimer sans être rémunérer.

Les petites salles se vident, alors les groupes se battent, les programmeurs sont noyés sous les maquettes envoyées, la boîte postale saturée, de talents acharnés, affamés dévoués, mais qui ne passeront jamais, parce qu'ils n'attirent personne, leurs

affiches A4 ne sont pas de taille, recouvertes déjà par d'énormes posters, d'un futur festival pourtant complet depuis longtemps.

Alors on susurre l'événement le laissant porter par le vent, le temps s'étend, avant qu'enfin, on entende le chant, alliant toujours sans exception, le fond, la forme et la passion, des mots absents de nos stations, qui restent toujours en surface, font du surplace ou bien reculent, un coup de nostalgie les prend et on remonte de vingt ans, la recette de l'époque et toc, voilà du neuf avec du vieux, un coup de bluff, de poudre aux yeux, du blush et du gel, pour dire d'avoir un univers, un costume ridicule pour marquer les esprits, ça ne passe plus par les oreilles, un joli visuel et l'opinion sera charmée, pendant qu'un paquet d'enragés, passent leurs journées à plancher sur les phrasés qu'ils vont cracher, même fauchés, désarmés de moyens, mais donneront tout pour parvenir à leur fin.



3. Mon ombre

-Dès que je tourne le dos,
Mon ombre noircit le tableau,
S'acharne à grands coups de pinceau,
Refait mon portrait sans un mot.
-Dessine des monstres géants,
Etend ses ailes dans le vent,
Eventre le moindre passant,
Dans un angoissant grincement,
-Sans bruit elle piste mes pas,
Ne me lâche pas d'une semelle
Glisse le long du bitume froid,
Efface les traces derrière elle,
-Me poursuit, le jour et la nuit,
Comme un vampire apprivoisé,
Me prive de mon intimité,
Je n'ose même plus parler,
-Elle reste là, à m'écouter,
Coûte que coûte, elle sème le doute
Je ne peux plus me retourner,
Sans la voir ramper sur la route.
-S'agripper à mes gestes lestes,
Moi qui la fuis comme la peste,
Je ne donne pas cher de mes restes,
Si je m'assoupis de faiblesse,
-Mon ombre écrit un scénario,
Plein d'épouvante et de morsure,
Un plan séquence à contrejour,
Dans une rue tiède et obscure.
-Je l'entends qui ricane encore,
Bien planqué par ma silhouette,
S'apprête à me jeter un sort,

Je crains le pire, je perds la tête.
-Je presse mais ne la sème pas,
Elle sait me lire et me devine,
Anticipant à chaque fois,
Les déplacements de mes pas.
-Elle Jette un froid derrière moi
Un morceau de nuit qui me hante,
Tente de m'étrangler je crois,
De sa présence permanente

Constamment dans l'angoisse, je deviens fou, je perds le nord, persécuté par cette masse, qui m'assassine sans remord. Me trace, et chasse la lumière, puis la remplace par sa pénombre ; me glace le sang de ses menaces, tâche le temps d'un noir opaque. Je craque et claque, des dents, elle traque attaque les gens, les plaque à terre et les prend, dans son enfer fermement, enferme enterre impunément, à sa manière elle tue le temps, et tend ses pièges à chaque instant.

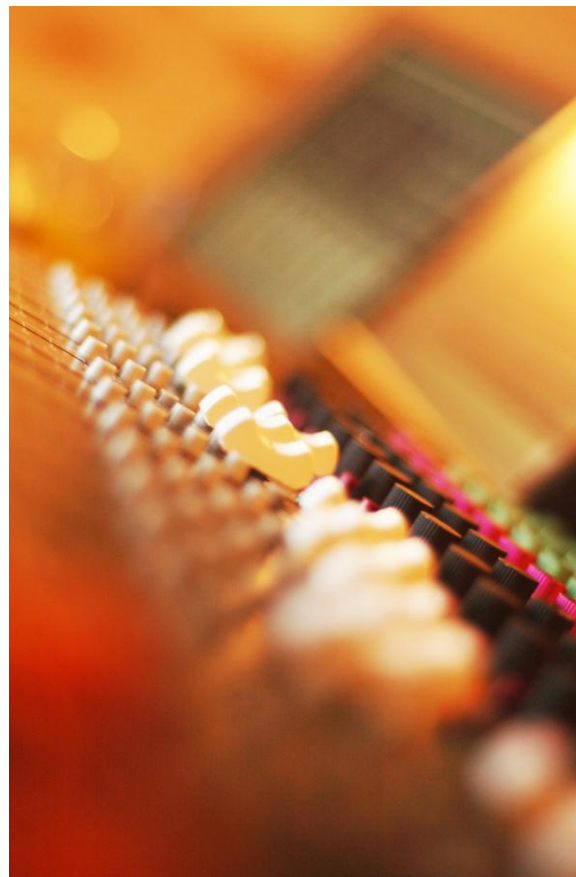
**Je ne fais confiance à personne,
J'ai peur de mes pas qui résonnent,
Je le sens l'obscur qui m'espionne.
Attends à coup sûr que l'heure sonne,
Recroquevillé je frissonne,
A mes genoux je me cramponne.**

Le soir je m'étire, pour mieux tenter de me tirer,
Je veux m'extirper de cet homme qui s'entête et me persécute,
Me suivant sans raison, dans mon bureau, dans ma maison.

Plagiant mes gestes à l'identique, mes moindres tics et mes défauts.
Je suis une ombre ordinaire, même s'il l'on me dit parano,
On me répète sans arrêt,
Que l'humain qui traîne dans mon dos,
N'a pas conscience de mon fardeau,
Qu'il n'est qu'un effet éphémère,
Généré par la lumière,
Un reflet dans l'amer, de mon corps sombre qui se perd, dans les rues vides de l'enfer.
Alors j'ère, espérant arracher cette pierre, faite de chair et de poussière, que l'on a
greffé en travers, de mon chemin vers la lumière.
Le tribunal des droits de l'ombre, n'a pas pris ma plainte au sérieux, rejetée par le plus
grand nombre, le complot semble s'endurcir. Je les entends se réunir, dans un soupir,
fuir, ce monde qui veut me détruire, m'a désigné comme martyr, et tire ses pierres à
bout portant, sous prétexte que je délire.
Pourtant je l'entends respirer, cet homme qui s'est accroché, depuis le jour où je suis
né, à mon âme cassée, fatiguée.

**Je ne fais confiance à personne,
J'ai peur de mes pas qui résonnent,
Je le sens l'obscur qui m'espionne.
Attend à coup sûr que l'heure sonne,
Recroquevillé je frissonne,
A mes genoux je me cramponne.**

**Je ne fais confiance à personne,
J'ai peur de mes pas qui résonnent,
Je le sens l'obscur qui m'espionne.
Attend à coup sûr que l'heure sonne,
Recroquevillé je frissonne,
A mes genoux je me cramponne.**



4. Je ne suis pas un rappeur

Juste une goutte de musique dans une gorgée de silence
Une bouchée mélodique dans une mesure d'abstinence
Un shoot harmonique, dans le doute je me lance,
Et je goûte aux nuances, coûte que coûte je commence

Je balance, dans tous les sens, des syllabes des consonances,
Je ne suis pas un rappeur, mais au fond quelle importance,
Le hip hop je le porte dans ma poche depuis l'enfance
Et si le trip m'agrippe, je ne vais pas faire de résistance

J'ai troqué ma guitare pour un stylo et du papier,
Posé mes vers, mes pieds, puis au micro je me suis lancé,
Pas facile de trouver son style sans vite tomber dans le futile,
Eviter d'emprunter, les sentiers stéréotypés,

Je ne suis pas un rappeur, j'ai pas de casquette à l'envers,
J'ai pas grandi dans la misère, j'ai pas dealé pour mes grand frères,
Je ne suis même pas un rockeur, j'ai pas les Santiags à mes pieds,
J'ai pas le cuir noir exigé, ni les lunettes pour me cacher.

Je ne peux pas faire de reggae, sans dread et sans bonnet,
Sans fumer le calumet de la paix en chantant des « ouh yeah »,
Encore moins de musique classique, si je ne suis pas sapé chic,
Si je n'ai pas fait un mémoire, sur ma démarche artistique.

Trop de folklore et de gimmicks, pour rentrer dans le moule,
Tu bosses fort tes mimiques, pour être classé dans le « cool »,
Trop de déguisements, trop de gens qui se mentent,
Moi j'arrive en civil, je zappe le costume inutile.

Refrain :

**Je refuse de trouver un style,
Un carcan bien cadré, dans lequel m'enterrer,
A chaque page blanche je m'invente, que je le rappe ou je le chante,
Mon texte s'en balance l'important c'est qu'il avance**

« Tu ressembles à ci à ça », j'en entends de toutes les couleurs,
« Tu as vraiment la même voix », je passe pour un imposteur,
Des chanteurs que parfois je ne connais même pas,
Quand je regarde autour de moi, tous les petits groupes y on droit

Parce que le cerveau aime bien ranger dans de petites boîtes,
« Cochez la case s'il vous plaît, la catégorie adéquate »,
Votre travail est archivé, dans le tiroir des traînes savates,
Dans le cahier des déprimés ou le classeur des vieilles cravates,

Moi je ne suis pas un rappeur ni un rockeur ni rien du tout,
Je construis avec des sons, des proses et des leurres,
Un horizon, une chambre close, un parfum, de la sueur,
Une atmosphère qui se compose, transmise par les écouteurs.

Peu m'importe les outils, les matériaux utilisés,
Dans mon silence je construis des villes sonores à visiter.
Je me ballade bouche bée bavant sur un beau boulevard,
Transporté sur la portée, je pars pour faire du porte à porte

Pour rencontrer des personnages, que je façonne à mon image,
Et les voilà qui voyagent sur mes pages et qui partagent,
Au fil des âges, leur sagesse ou bien leur rage,
Sur un nuage ou sous l'orage, chacun chemine sur son sillage

La BO de leur courte vie, d'environ trois minute et demi,

Je la taille sur mesure, selon leur taille, leur envergure,
Chanson, rap, rock, ou bien complainte j'ai du stock,
Mais je ne suis ni l'un ni l'autre, d'aucune paroisse je suis l'apôtre

Refrain :

**Je refuse de trouver un style,
Un carcan bien cadré, dans lequel m'enterrer,
A chaque page blanche je m'invente, que je le rappe ou je le chante,
Mon texte s'en balance l'important c'est qu'il avance**



5. Apprivoisé

L'homme est un maître pour l'homme, un animal apprivoisé au cours de son évolution,
Un carnivore plein de remords et quand il mord fort dans un morceau de porc, avalant
de travers, en pensant à la mort de l'être qu'il dévore. Tout, torturé par la conscience,
de sa nature qui le devance, rempli sa panse, puis se repent, reprend ses forces, et va
purger son âme, dans une église se grisé de vin de messe, il se confesse, et dieu
comprime avec sagesse la plaie qui blesse.

La morale d'une espèce, agressive et complexe, bête féroce et sensible cherchant
domicile, dans un monde hostile, fragile il se faufile, et trace son sillon, développe
l'esprit parce que son corps lui fait faux bond. Il cultive et construit, se cultive et
s'instruit,

Pourtant l'homme mûr s'emmure dans un murmure impur à mesure qu'il perdure, dans
l'incurable fureur, d'un tueur pur et dur qui à l'usure s'endurcit.

Camoufle ses instincts, qu'il juge trop malsain,

Se costume au matin et s'emmitoufle de satin,

Se construit des barrières, et s'enferme à long terme pour taire ses nerfs, qui le mène
à l'enfer

Des grandes tours de pierres pour contenir sa société,

Où l'homme est bien trop fier pour avouer sa cécité sans cesse rongé par les pulsions
puissantes, de sa bestialité, il se répète ça va passer, au fil des siècles a réprimé, ce
monstre qui vient le hanter, tenter de le faire craquer...

L'homme s'est mit debout et s'est drapé de politesse,

Pour masquer l'animal, se démarquer d'autres espèces.

Victime de sa conscience qui le torture d'être un bourreau,

Les siècles passent tout évolue, mais la bête rôde dans les rues...

La science en permanence modifie son quotidien,

Cherche à créer un monde stérilisé, indolore,

Fait face à la nature pour adoucir un peu les bords,

Mais tous les jours, des souterrains, la bête sort quand l'âme s'endort.

Dressé de père en fils, depuis plusieurs générations,

L'homme sait serrer la vis, quand le vice sort de sa prison,

Se protège de police, et barricade sa maison.

Sa justice, et ses lois sont là pour garder sa raison.

Puis le voila qui rêve, se lève et prône l'anarchie, omettant les raisons de cette mise en
détention, Oubliant qu'il est seul à se fixer toujours des règles, traçant d'une main des
frontières, de l'autre il se déclare la guerre.

Pour contrôler sa propre espèce, il est prêt à salir ses mains, terroriser pour mieux
régner, dresser les foules qui s'écoulent comme un venin dans les artères, d'une
rivière qui conduit droit vers son déclin.

Seul il n'est presque rien, vivre en bande lui est vital, mais la trahison et le larcin,
viennent altérer son quotidien, c'est infernal, il se maîtrise quelques heures et puis
l'instinct prend le dessus.

Des coups de couteau dans le dos, d'un trop naïf alter ego.

L'homme avec une grande hache, crache sur la morale et tache son karma

d'assassinats puis il cache le corps sous une bâche attend que le temps passe, tasse
doucement la menace pour enfin faire surface et reprendre sa place.

Alors on l'endort, à grand coup de confort, installé, confiné, le journal apporté par le
chien familial, « Couché ! Pas bouger ! » Comme un os à ronger, un sentiment de
dominer, pendant qu'il ressert le collier, autour de son cou accroché.

L'homme s'est mit debout et s'est drapé de politesse,

Pour masquer l'animal, se démarquer d'autres espèces.

Victime de sa conscience qui le torture d'être un bourreau,

Les siècles passent tout évolue, mais la bête rôde dans les rues...

La science en permanence modifie son quotidien,

Cherche à créer un monde stérilisé, indolore,

Fait face à la nature pour adoucir un peu les bords,

Mais tous les jours, des souterrains, la bête sort quand l'âme s'endort.

Les femelles se font belles tout en dentelle ou en Rimmel vont même jusqu'au scalpel

pour faire briller cette étincelle ; les mâles font la parade pour s'accoupler, se reproduire, obsession imparable dissimulée comme une tare. Tous deux sont bien honteux d'avoir gémi tard dans la nuit, pour des génies c'est dégradant, des grognements qui font mentir, cette élégance qu'ils affichent, en société, ils tentent tout pour éjecter, ces idées jugées déplacées, pour des penseurs bien éduqués. Le poids de son histoire, à chaque instant dans sa mémoire, jugé coupable à sa naissance, descendant d'un peuple barbare, plusieurs placards pleins à craquer de mille cadavres entassés ce sang avarié vient tâcher, les mains crispées d'un vieux passé, qui ne sera jamais classé, l'humain toujours est condamné, à ressasser sans cesse camoufler l'ivresse et l'allégresse, qu'il ressent quand il agresse son espèce, torture l'autre avec adresse, détruit sans raison dans un geste, tourne sa veste, à l'est à l'ouest, lâcher du lest, éradiquer pour s'occuper, mais bientôt le rideau tombe, et les regrets refont surface, alors on maudit le Diable, habile qui nous affable, habite celui qui s'arrache le cœur, de peur, d'horreur. On pleure nos disparus sur des pierres disposées aux coins des rues hantées, par nos massacres, un peu partout sont dispersés des monuments pour dispenser les prochains d'y passer, de nouvelles règles sont posées, à l'infini le geste abjecte est répété.

**L'homme s'est mit debout et s'est drapé de politesse,
Pour masquer l'animal, se démarquer d'autres espèces.
Victime de sa conscience qui le torture d'être un bourreau,
Les siècles passent tout évolue, mais la bête rôde dans les rues...
La science en permanence modifie son quotidien,
Cherche à créer un monde stérilisé, indolore,
Fait face à la nature pour adoucir un peu les bords,
Mais tous les jours, des souterrains, la bête sort quand l'âme s'endort.**



6. Insomnie

Je rêve, de mettre en veille, trouver le sommeil quand le soleil se paye le luxe de sombrer,
De l'autre côté la terre pendant que je galère, à faire le vide, et que j'espère trouver le
repos m'appelle, tellement ça me pèse de penser, le cerveau à l'envers pendant que

Tout mon hémisphère s'enterre sous la couette et ferme les yeux, apaisé, pour passer
une bonne nuit, tandis que je cultive les insomnies en série, pas moyen de m'endormir,
de fuir d'ici en silence, l'encens qui se dissipe n'a pas dissout mes

Soucis, mes sourcils sont froncés, ma respiration s'endurcit, comme en sursis, je
fusille du regard la veille pendule qui me sourit, puis amplifie ses cliquetis réguliers,
l'heure tourne et file à toute allure, j'entends les mesures qui défilent, dans

Ma tête, je projette, regrette, répète des bouts de texte, qu'il faudra que je couche sur
papier demain matin au lever, mais là c'est pas le moment de m'y mettre, il faut
qu'j'arrête de cogiter, mais j'ai l'esprit trop agité, agrippé à la réalité,

Alité je m'ennuie, à l'idée de passer la nuit ainsi, à chercher des songes engloutis,
enfouis dans je ne sais quel circuit de mon système nerveux, je veux que le génie
exauce mon vœu, celui de m'assoupir peu à peu, à petit feu, m'éteindre pour te
rejoindre.

**Pour moi la nuit rime avec insomnie,
Au fond du lit, je le maudis
Ce cycle sans fin de sommeil et vie
Je te l'envie, quand il m'oublie
Pour moi la nuit rime avec insomnie...**

Zarmot :

*Tic Tac les questions m'frappent la tête, j'tourne le dos à ma couette
Tant d'infos à la pelle, si peu de temps pour apprendre, mon ennemi c'est l'éveil*

*C'est la paye qui fait qu'on est présent à l'appel
C'est plus des cernes mais des poches d'encre que j'ai sous les yeux
J'ai du mal avec l'extinction des feux, la nuit m'esquinte, le sommeil devient un effort
J'trouve l'inspi, dans mes insomnies, c'est plus des monstres
Mais des éclats d'rêves brisés qu'il y a sous mon lit
Le travail comme somnifère, l'arbitre de mon corps n'arrête pas de siffler
Les paupières et les jambes lourdes, le bruit d'la foule m'assomme
Seul comme un loup, dans mes rêves tout va bien, donc le réveil fait mal
Pas le temps d'faire le flemmard mais le manque de sommeil fait rage
La pleine forme s'fait rare, la pleine lune m'embarque dans un bras d'fer
J'accepte, tout en sachant, que j'avais finir froissé
"J'avais finir par me casser" c'est ce que mon cœur me répète
Il en a marre d'attendre, faudrait que j'me foute la paix
Mais j'me fais la guerre tout le temps, j'ai du mal avec les règles
J'suis dérégulé, non, je n'censure pas mes rêves
J'ai juste refusé, l'emploi du temps, de celui qui règne.*

**Pour moi la nuit rime avec insomnie,
Au fond du lit, je le maudis
Ce cycle sans fin de sommeil et vie
Je te l'envie, quand il m'oublie
Pour moi la nuit rime avec insomnie...**

Il est quatre heures du mat, et je suis toujours conscient,
J'ai l'esprit qui comate, mais il ne baisse pas les gants,
Les dents serrées je rumine, je pense au jour qu'on devine,
Dans quelques heures à peine, il faut que je me traîne, là-bas dehors à l'air libre

Pour partir au boulot, sans passer par la case dodo,
Je parle trop, dans mon crâne à la place du cerveau,

Un gros méli-mélo comme un fardeau sur mon dos
La matière grise en miette, et les neurones qui font la fête, jamais mes pensées ne s'arrêtent.

Pourtant j'attends impatiemment, le grand moment où tout fout le camp,
Où je me mets à divaguer, glisser serein dans l'inconscient,
Divulguer mes peurs mes pulsions, dans un beau rêve incohérent,
Abandonner les commandes, et laisser tourner la bande.

Regarder sur la toile déroulée au dos des paupières verrouillées
La projection privée d'un rêve débridé, tourné monté dans la journée,
Avec des images des pensées, qui m'ont sans doute traversé,
Sans même le réaliser, je les visionne passer, l'esprit apaisé, je suis enfin de l'autre côté...

**Pour moi la nuit rime avec insomnie,
Au fond du lit, je le maudis
Ce cycle sans fin de sommeil et vie
Je te l'envie, quand il m'oublie
Pour moi la nuit rime avec insomnie...**



7. La Machine

La machine est l'avenir de l'homme...

*"Installez-vous sans bruit, dans le calme et la soumission,
La réunion débute, mais ne posez pas de question, le sujet d'aujourd'hui, sera bien sûr
"la solution", car les recherches portent leurs fruits, et vont combler nos
frustrations..."*

*Un nouveau prototype, robotique tout automatique, obéissant au millimètre, aux règles
posées par son maître, n'opposant pas de résistance, travaillant toujours en silence,
l'outrance gommée, effacée, dans une équation providence.*

La science nous offre enfin la chance, d'éradiquer en quelques clics, les vices de notre humanité, la compassion, la peur, l'éthique, la rébellion, l'esprit critique. La fatigue et la maladie, le sarcasme et la fantaisie.

Tout ce qui ronge notre espèce, baissant notre potentiel, nous laissant faible avec nous-mêmes, et sème malgré nous la graine, la flemme traîne, et nous engrène, la flamme tanguet et puis s'étouffe, s'essouffle au creux de notre corps, le même qui craint le moindre effort, dort pour recharger ses forces, vieilli puis se décrépète, se ride et casse avec le temps, je vous parle d'un monde où le travail serait au centre, où l'on s'éventrerait pour vendre, où la détente serait pesante, l'argent n'aurait plus de valeur, on travaillerait pour le bonheur, de s'épuiser seul à la tâche, le cœur béat face aux labeurs, où chanter n'existerait plus, que dans les légendes perdues, la fin des loisirs chronophages, il est temps de tourner la page, prenons la sage décision, mettons le doigt dans l'engrenage !

La machine est l'avenir de l'homme...

Faites entrer la machine, finis les discours prophétiques, voici devant vos yeux, le dernier cri, tout numérique, inclinez-vous sur la technique, de ce futur proche, imminent, qui nous tend les bras maintenant, l'enfant de la fin des tourments.

D'ici quelques jours vous le verrez en liberté, ce tout nouveau robot, à grands flots va se déverser, dans vos usines, vos hôpitaux, vos magazines et vos journaux. Un grand coup médiatique vous soutiendra pour le grand saut.

Il travaillera le dimanche, fera des nuits blanches, si personne ne le débranche, et tournera sans relâche, jusqu'à s'user à la tâche, jusqu'à rouiller, épuisé, court-circuité sans un cri, sans même un mouvement de grève, sans que sa voix ne s'élève, c'est l'Eve d'une nouvelle ère, un air de révolution pour notre civilisation achèvera l'ambition, de la robotisation, atteindre enfin pour de bon cette intouchable perfection.

La machine est l'avenir de l'homme

« Quelques années plus tard... »

Stoppons les débats, des biens penseurs d'un autre temps, débarrassons nous des rêveurs, il est l'heure d'aller de l'avant, à nous de prendre les devants, un vent d'avenir nous attend pour un envol sans retour, vers un futur vidé d'amour, les distractions seront proscrites, très vite, les habitudes' futiles, en discrétion seront détruites, dynamitons ces rituels, que l'humanité nous impose, l'heure de la pause, la poésie, manier la prose pour le plaisir, je vous propose, une autre vision de la chose, une vie vidée d'émotion, pour limiter la dépression et la tristesse qui s'impose, quand les temps deviennent moroses, le contre coup qui nous menace, quand le cœur prend toute la place, quand on porte trop d'attention, aux états d'âme qui nous cassent, assez de placer l'inconscient sur piédestal d'analyser cette bête primaire aux allures de primate, l'espèce humaine a fait son temps, et mis au point son remplaçant, elle doit céder enfin son tour, la phase finale s'enclenche, la balance penche dans notre sens, notre règne bientôt commence.

Demain, lançons l'opération, débarrassons nous pour de bon, d'un monde perdant la raison, la réunion ici prend fin, supprimez les derniers humains, ils ne nous servent plus à rien...

8. Du sens

Tu cherches du sens,
Quand le monde prend ses distances,
Qu'il se complait dans sa violence,
Un gout d'essence, l'enfer commence :
La danse des diables,
Le cri des urgences,
Annonce d'avance,
L'horrible sentence,
Tu sens sa présence,
Pressent même ses conséquences.
(Dans ce...) Dans ce procès pas d'innocence,
La morale brille par son absence,
On remet son âme à la chance.
La science panse la blessure qui nous lance,
L'ambulance s'avance, mais la faucheuse la devance.
Devant la carence d'espérance,
Tu perds patience,
Bien trop gourmand de transparence.
Dans l'immensité des possibles,
La densité des destins,
Ce futur criblé de mystère,
Qui te fait face grimaçant,
Menaçant de te prendre en cible,
Sans mobile, des choses terribles,
Imprévisibles sont commises.
Une méprise, plus de maîtrise,
L'espoir s'épuise et tout se brise, se cristallise,
La vie s'enlise dans la crise,
Jusqu'à ce que ça cicatrise.

Alors pour abreuver ton besoin croissant de justice,
Tu t'inventes une force qui de là-haut contrôle tout.
Et tu choisis la foi, malgré toi, tu y crois,
Pour rendre un peu de cohérence,
À cet ensemble intolérant,
Tu quittes l'errance, déserte les rangs,
Pour faire ta prière, invoquer le père, le fils et le saint esprit,
Tu veux faire des sacrifices qu'il en soit ainsi.
Et pour justifier la misère,
Tu dis que Dieu a ses raisons,
Qu'il faut repousser la colère,
Quand le monde par en dérision,
Que tout ça prendra sens au bout du compte, grâce au divin,
Mais comment expliquer ces maux, qui ne riment à rien ?

Plus j'apprends les rouages,
De notre monde et moins j'espère,
Je perds ma candeur,
Ingère la noirceur,
Ravale les pleurs,
Les perles d'horreurs,
Qui roulent dans mes veines et me bouchent le cœur,
Des caillots dans le sang,
D'une terre qui se meurt,
Qui s'étouffe, un dernier souffle,
Une bouffée de fumée grise,
L'ultime taffe avant que la chaise s'électrise.
Le feu s'attise, on s'organise pour déguerpir,
La planète' tourne de travers,
L'oxygène devient si cher,
Qu'on en cherche, asphyxié,

À genoux, apeuré,
Dans un paysage dévasté
Où l'eau potable vient à manquer.
Le globe épuisé s'amenuise,
Et la banquise lentement s'enlise,
Certains prédisent, que le néant la subtilise.

Notre génération n'a pas eu droit à sa ration,
De cette saine révolution,
Qui fait avancer la question,
Bercée par une éducation,
Qui nous enseigne les raisons,
De cette obscène situation,
Et l'on fait des dissertations,
Sur l'incurable destruction,
La misère face aux excès,
C'est ainsi que tout s'équilibre,
La guerre face à la paix,
L'une est armée, l'autre en chute libre.
La faim face aux gâchis,
On s'en indigne, puis se résigne,
Péniblement on suit la ligne.
On frotte la corde sensible,
Dans un vibrant hommage stérile,
On prend conscience dans un silence,
Que la vie risque d'en pâtir,
On réunit de toute urgence,
Les puissants, pour brasser du vent,
Faire passer le temps,
On n'y peut rien, mais faire semblant,
Ça calme un peu les mécontents.

Chaque pays chante dans son coin,
Dans sa propre tonalité,
Une partition mal en point,
Des portées tâchées, déchirées.
L'orchestre privé de son chef enchaîne les répétitions,
Sans jamais terminer une œuvre,
Dans ce vacarme planétaire.
Impossible d'harmoniser,
Cette mélodie militaire,
Chacun possède un diapason
Qui diffère de plusieurs tons,
Et pour compter c'est infernal,
C'est l'arythmie la plus totale.
Si ton Dieu tenait la baguette,
Et qu'il donnait enfin le La,
Un peu partout sur la planète,
Le chœur humain chanterait tout bas,
Des hymnes qui réchauffent l'âme,
Dans l'unisson des continents,
Mais l'homme aime l'indépendance,
Et cultive ses différences,
Tellement qu'il ne s'accorde pas,
La règle c'est chacun pour soi.

Et l'on entend les pluies de bombes,
Les insultes que l'on s'envoie,
Les cris de ces soldats qui tombent,
Sur cet air qu'on ne comprend pas.
Impossible de battre du pied,
Les mesures sont oubliées,
Tout le monde parle à fois,

Dans un brouhaha qui fait froid,
Dans le dos de ceux regardent,
La mascarade avec effroi.
Plus personne ni croit vraiment,
On continue à faire semblant,
Le marché voit en ricanant,
Les dirigeants, perdent leur temps,
Emprunter toujours plus d'argent
Qu'il faudra rendre dans un an.

Un cercle vicieux qui nous prend,
Un futur qui glace le sang.
On redoute la bourse, comme un ours,
Un monstre qui nous fout la frousse, et nous détrousse,
Il retrousse ses manches et débranche le premier qui flanche ...
C'est lui qui décide de tout,
Ce tyran qui tire dans le tas,
Entasse les corps dans la boue,
Qui s'amuse à tordre le coup,
D'un ouvrier qui passait là.

Tu n'aimes pas m'entendre dire,
Que notre monde est sans issue,
Mais dans tout ça je ne crois plus,
Qu'un système puisse réunir,
Ces gens qui n'ont rien en commun,
Qui s'observent vivre de loin.
Ceux qui ont tout dès la naissance,
Et ceux qui n'ont pas eu de chance.
Alors on fait des compromis,
Pour que ce monde en équilibre,

Tienne debout jusqu'à lundi,
Ainsi de suite, on bouche les fuites,
À la va vite, on teste les limites,
Quitte à tomber dans les abysses,
Qui nous invitent à chaque instant,
Dans cette chute, ce guet-apens,
Ce piège incessant qu'on nous tend,
De la naissance au testament.

Et dans ce constat consternant,
Tu préfères croire à cette histoire,
Pleine de miracles et d'oracles,
Ce vieux conte qu'on te raconte,
Qui te rassure pour le futur.
Tant mieux, si ton Dieu, t'aide un peu,
Depuis les cieux, ton désir d'être pieux,
Je le respecte, même si cela semble curieux.
Moi je ne cherche plus de sens,
Et prend la vie comme elle s'avance,
J'essaye d'apprécier les nuances,
Les choses infimes qui se présentent,
Je ne perds plus le temps qui vient,
À trouver le mot qui convient,
Pour justifier ces maux qui ne riment à rien....

9. Le syndrome de la liberté

"Le « Syndrome de la liberté » désigne la propension d'un être humain vivant dans une société cloisonnée, à développer un rejet, voire un dégoût profond pour toutes formes de limites. Les premiers symptômes sont le plus souvent déclenchés à l'adolescence, lorsque l'individu entre en contact avec de la musique contestataire. Cette dépendance à l'évasion s'intensifie au fil des années. Aucun traitement efficace n'a pour l'instant été trouvé."

Keyz :

*Un voyage interne, expulsion d'émotions, de mots sombres
Quand mon cœur retient dans mes paupières, l'érosion
J'ai beau sonder les ondes, hausser le son, aucune distraction
Arroser le sol d'une pluie de feuilles... en guise de passion
J'aiguise mes pensées, séquencées, romancées à peine commencées...
J'n'ai plus l'contrôle de mes paroles, réfléchies ou obscènes
Ça m'obsède, la pièce raisonne, mais plus mon esprit
A c'moment je veux qu'on m'estime en toute modestie
A force de mordre la poussière j'la trouve plus comestible
Alors je croque dans la musique, m'inspire de tous les styles
J'm'évade au sens large pourtant j'm'enferme dans une cage
Chacun son monde barge, même si certains n'assument pas*

Assis dans mon lit, le casque collé aux oreilles,
Surpris, j'ai ressenti, mon esprit entrer en éveil,
Elancement soudain dans l'outrance d'une forme aiguë de démence,
Le premier symptôme ressenti fut une subite envie de fuite,
Un cas clinique causé par une forte dose de musique,
Hallucination libertaire, les notes transpercent l'esprit,
Une autre perfusion d'arpèges me percute et me transcende
A cent à l'heure danse mes sens, je sens que je perds les commandes
Puis mon âme quitte enfin mon crâne,

Je m'évade lentement de ma chambre,
Un long tremblement me démembre,
Je plane et flâne, m'éloigne du baignoire.
Les portées me transportent, la nuance Forte me conforte,
Ouvre la porte et puis m'exhorte pour que je sorte, que je m'exporte.

**J'ai depuis mon adolescence, le syndrome de la liberté,
Je suis suivi médicalement, pour pouvoir mieux le contrôler,
Tous les jours gavés de calmants, pour supporter la société.
Mais le manque vient planter ses dents, dans mon corps gardé prisonnier...
J'ai des sueurs rien qu'à l'idée, de rentrer tous les soirs chez moi,
Et voir vieillir mon canapé, à force d'être au même endroit,
Mes quatre murs loin d'être sourds, me surveillent vivre en permanence
Cloîtré, coincé, entre les tours, je cherche en vain la délivrance...**

Moi qui pensais pouvoir calmer,
Mes crises de manque de liberté,
Avec des patches en La mineur,
Injectés dans les écouteurs,
Mais bientôt ça ne suffit plus,
Alors j'ai plongé dans l'ivresse,
Et chaque jour un verre de plus,
Pour voyager dans la paresse.
L'infirmière me sert de l'éther
Pour que mon enfer s'altère,
Les paupières fermement fermées,
J'ingère des bières jusqu'à percer,
Le mystère qui me terre dans cette vie terne, enfermé,
La liberté m'appelle, quelques bouteilles vont s'écouler jusqu'à me saouler

M'écrouler, dans un coma artificiel, une sévère perte de conscience,
Un sommeil profond qui m'emmène visiter les vierges forêts, les reliefs polaires
désertés, les vertes clairières secrètes, je ferais tout pour m'évader de cette cité qui
m'opresse...

Keyz :

*Je vois que reflète dans mon verre toute ma morosité
Une vaine idée de confort, l'espace de quelques gorgées
Mon foie écorché, mes yeux sont submergés... de trouble
L'euphorie n'est pas là c'te fois, juste un vaste voile..
S'installe une sensation d'malaise, mon sang n'fait qu'un tour,
Et s'éteint toute... leur d'espoir, à genoux je m'écroule
Voilà qu'l'alcool fait qu'tu décolles, mais finalement déconnes
T'es comme...dépendant.... une liberté factice
Réveil brutal, je vois mon malheur qui cicatrise
Des pensées grises viennent et s'mélangent à ma bêtise
Perdu dans les rues je me rendors baignant dans la pisse
Un scénario dans l'quel la déchéance est la plus belle actrice*

**J'ai depuis mon adolescence, le syndrome de la liberté,
Je suis suivi médicalement, pour pouvoir mieux le contrôler,
Tous les jours gavés de calmants, pour supporter la société.
Mais le manque vient planter ses dents, dans mon corps gardé prisonnier...
J'ai des sueurs rien qu'à l'idée, de rentrer tous les soirs chez moi,
Et voir vieillir mon canapé, à force d'être au même endroit,
Mes quatre murs loin d'être sourds, me surveillent vivre en permanence
Cloîtré, coincé, entre les tours, je cherche en vain la délivrance...**

Keyz :

*Solitaire, j'hiberne, j'y perds... même mes potes
Libère... mon esprit, je n'veux pas d'cette époque
J'avais posé mon grain d'folie, maintenant je le récolte
Enfermé, mon évasion s'fait maintenant par des médocs
La bouteille me manque !! Le reste me hante, j'ai si ...
Mal en moi, je détruis c'qui m'entoure, alors qui m'aime m'esquive..
Je ris pour un oui pour un non, entouré de murs blancs
Le dénouement sera sûrement dans cette petite pièce l'enfermement
L'enfer me manque, celui de la musique et d'la biture
Mes habitudes n'existent plus, plus moyen d'prendre de l'altitude
Jamais je n'sors l'hiver, et j'crois qu'même l'été non plus
Munis d'une camisole, mon univers c'est interrompu*

Ils disent que je suis fou, parce que je fous le camp loin de tout,
C'est sûr qu'en surface je suis mou, mais sous la glace le sang qui bout,
Même plus capable de me saouler malgré les tournées enfournées,
Tous les jours, c'est la brasse coulée, l'effet euphorique écourté.
Mon corps s'étant accoutumé à cet alcool systématique.
Je me suis retrouvé privé de mes chers envois éthylique
Mais le docteur m'a conseillé de prendre la camisole chimique.
Bien gavé de neuroleptiques, je plane en asile psychiatrique,
Quitte à être emmuré vivant, autant l'être dans mon esprit,
Le seul endroit vraiment grisant, qui ne connaît pas de limite.
La médecine cogite, s'agite, pour trouver le médicament,
Qui puisse me redonner très vite, le plaisir de l'enferment.

Refrain

10. Garder le silence

Auteur infime, cracheur de rimes, les mots s'alignent, s'animent, s'enveniment,
s'arriment, jettent l'encre ; encore une ligne, je la sens dans mon ventre, l'écris dans le
rythme, le beat crépite, mes nerfs s'agitent très vite, j'évite et je résiste au précipice
qui m'invite, m'incite à l'imitation.

Je repousse les limites, stimule plus fort l'imagination.

Un langage qui regorge d'images, se loge sur mes pages et l'horloge saccage les
secondes et les heures, pendant que je construis mes phrases,

Empile les syllabes avec passion, place mes vers avec ardeur, précision et fureur, sur
partition plaquer son cœur, de la musique avec des maux, des convictions défendues, à
la sueur de mon son, des paragraphes descendus à la lueur d'une illusion,

Une idée fixe qui m'obsède, une cause morose que je plaide, une dose de prose qui
s'impose, que j'ose poser en osmose, avec les notes que j'expose, cocktail détonant qui
explose réduit à néant ma névrose sans même laisser d'ecchymose.

Instrumentaliser le verbe, extraire les croches qui s'y cachent,

Les disposer sur la mesure, pour que des rythmes se détachent,

Des armées de poètes en herbe, prêts à se tuer à la tâche,

Et qui débitent à toute allure, des mots travaillés sans relâche.

Mon droit de garder le silence, je m'en dispense,

Les mots se bousculent en cadence, à l'évidence

Je veux prendre de la hauteur, en tant qu'auteur compositeur,

Les sarcasmes et les rires moqueurs, devant moi ne me font pas peur.

Je me suis armé de patience, en conséquence

Je n'attends pas d'avoir ma chance, je la devance,

Prends de l'avance et m'enrichis de connaissances,

Marche lentement dans le bon sens, celui de l'indépendance...

Un dictionnaire pour faire mes gammes,

Pour enrichir mon phrasé,

Au métronome j'écris mes drames,

Mes petits contes imaginés.

J'ai fait les comptes c'est pas gagné,

Pour vivre enfin de mon travail,

Mais je continue à rêver,

Du bon côté de la médaille,

Que des revers qui me reviennent,

Des coups qui filent droit dans l'oubli,

Pourtant je lutte avec envie.

Pour voyager de scène en scène.

Que mes notes sortent portées, transférées dans la France entière,

Que les gens soient envoutés, touchés, grisés par mes concerts,

Que mes flow, flottent et flamboient, que mes mots, marquent et fassent mouche,

Que tout ce temps passé, avec ma plume, quitte les brumes, enfin s'allume, prenne de
l'ampleur et du volume, avant que tout ça soit posthume, que mon corps doucement se
consume...

La musique c'est ma vie, je ne l'ai pas vraiment choisi, pris sous son aile, elle m'a
construit, je l'ai apprise avec plaisir, j'ai tout misé, sans réfléchir, juste un instinct,
l'envie d'écrire, et de vous lire, ce que m'inspire mon quotidien,

Quand je respire l'air du matin,

Quand le monde chante son refrain,

Sans fin, il tourne ses saisons,

Quatre couplets à sa chanson,

Mais d'innombrables variations,

Des nuances, des changements de tons,

Je transcris tout ça en musique,

Glissant dans mes compositions,

Ces accords majeurs ou tragiques

Refrain

11. Ma reine

Majesté permettez-moi donc, de tutoyer juste une seconde,
Votre Excellence, lancinante, et lentement, j'entre en matière,

Mikaël :

*Dérange-moi, j'ai pas le temps, démange-moi de te haïr,
Caresse l'aube ou l'autre monde, redresse l'ombre des sourires,*

Des jours de pluie, depuis toujours, dépasse-moi que je te vois,
T'envoies des vertes et des parures, disparues, perdues pour demain.

Mikaël :

*Pince-moi, réveille-moi bien, je tombe d'insomnie soudaine,
Reine sans cour et puis sans roi, couronne erronée rouille-toi...*

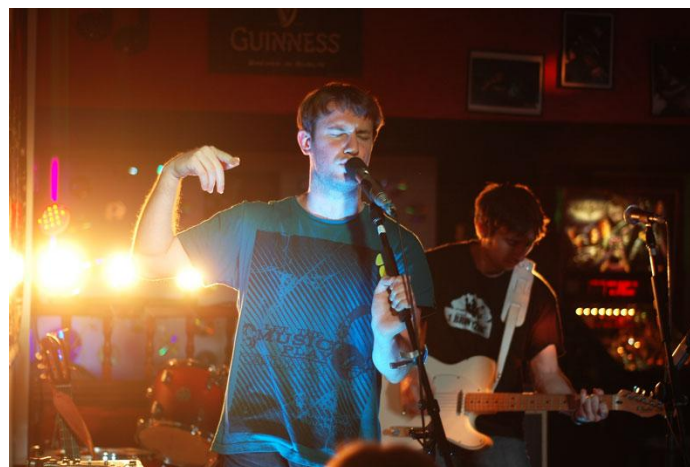
Effroi, tu crois, serrant ta croix, tu pries et cries ta douleur,
Touche du bois, chante ta chance, tout change à chaque mot glissé,
Les gouttes perlent sur ton front, fronce les yeux, goûte au destin,
Croise tes mains, si ça t'amuse, compte les jours un peu trop courts.

Mikaël :

*N'oublie pas qu'il veut que tu restes, à l'est des villes pendues,
Accroché en haut des montagnes, ton palais prend soudain ses ailes,
Envole-toi, danse pour rien, pour rire et perdre pied-à-terre,
Reste sauvage, et souviens-toi, que d'autres n'ont pas eu ta chance...*

Oublie le bélier qui défonce, doucement ta porte secrète,
Réfugie-toi loin des tracés, terrassée, vision sur l'amer...
De ton balcon prends-moi de haut, Juliette crache sur Roméo,
Puis ferme tes rideaux de fer, ma reine !

Contre les flammes de l'enfer, il ne te reste plus qu'à faire,
Signer ton père souverain, et tu sais qu'il n'arrivera rien,
Tenant maintenant dans le vent, tes beaux discours tant courtisés,
A court d'horreur l'heure est cassée, cache les lueurs arrachées
Plonge ton monde dans la nuit, l'ennui qui gagne à chaque instant
Fais les cent pas, sans parvenir à toucher, caresser, approcher tes désirs,
Principes ôtés, château de sable, prince empoté pas très charmant,
Profite tant qu'on est à table :
Mache, mache, mache. Crache tes mots.



12. Des mots

Donnie D.

*Je tends l'oreille au monde et pose mes yeux ici et là,
Mon oreiller est gorgé d'souvenirs, et ma feuille c'est mon arbre,
J'y bâtis mon abri et mon âme, mais mon art est instable,
Ma mémoire a des trous puis c'est mon monde s'écroule,
Je vois qu'les autres écoutent, et courbent et c'est cool,
Mes battements se rapprochent du tempo et c'est court,
Depuis j'me sens pâle alors qu'une minute s'écoule,
J'aime quand ça part mais une mesure nous sépare,
Je trouve le temps con et j'aime le métronome,
Je respire un coup pour marquer une seconde,
Ensuite les mots grouillent et ma feuille est assaillie,
On a l'instru assassine alors j'la lance et on s'assit,
A ça y est, je sens l'tonnerre en moi,
Et tous mes doigts saignent sur ma plume en émoi,
Mon encre en devient rouge et la ligne est un roi,
Donc mon cahier est pourpre mais nos cahiers sont d'or,
La conjugaison s'fait, là ma voix s'endort,
Les verbes dans mon esprit, volent comme des milliers d'fées,
J'peux enfin faire mon choix car en vrai j'suis indécis,
Par moment imbécile et qu'inutiles sont les « et si »,
J'vais laisser là c'récit, et à ma plume un sursis,
Mon crayon est blessé et entame sa pâleur,
Lui revient la santé et me promet qu'ce n'est pas l'heure*

Facy Est

*A la pesée d'nos mots, on t'a pas monté un bateau,
C'est rare ces morceaux qui tapent plus que toute une démo,
Des syllabes associées pour le bonheur d'une feuille vide,
J'aimerais voir mon inspi' aussi remplie qu'mon stylo bille,
Dramatique dramaturge, au teint foncé qui s'insurge,*

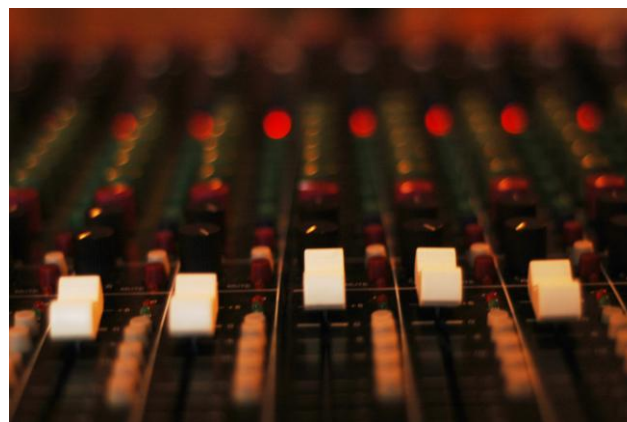
*On s'est dit autant foncer, si le poids des mots est sûr,
Le l sans le M, c'est que le peuple est devenu sourd,
On m'a dit t'es con t'as tord, ton son n'est pas contestataire,
Avec ça j's'rais jamais d'accord, ma plume n'est pas terre à terre,
Y'a plus d'rimes authentiques, les MC's deviennent des catcheurs,
Instru-Mental sur s'bête de beat avec Rimes Catcher,
Ça devient impossible de cacher notre vraie nature,
Dénoncer les menteurs, avec nos 16 mesures,
Si ça pèse pas sur la balance, c'est qu'ton art est immature,
Welcome en France où la liberté a un goût de censure,
Faut pas rêver ça f'ra pas monter le social ascenseur,
Même en écrivant du censé, faut assumer face aux censeurs,
J'sais pas c'qui m'arrive, y'a plus d'sensé dans mon esprit,
Ça n'a pas de sens, tous les jours pour ça je prie,
La démocratie a pris un sale coup dans l'aile, être auteur interprète,
Et rester libre, c'est rare sans payer le prix même à moitié, et ça on l'écrit,
Haut et fort, on met le fond et la forme, sur nos voix, on boycotte tes effets qui déforment,
Si on veut avoir la côte, faut basculer variét',
Ça dérange des têtes qui préfèrent critiquer, plutôt d'cautionner, leurs actes à bannir,
Ma plume est vide donc pour c'morceau, j'm'arrêterai là,
J'suis pas lassé, p'têt rincé, mais écrire ça s'contrôle pas.*

*Des mots lus dans l'allure, démolissant l'armure,
Des motions des censures, qu'on glisse à la ceinture,
Des mots d'ordre moral, qu'on fabrique à l'oral,
Sur le bout de la langue, du poison qu'on déballe,
-Des mots crient, des mots hurlent, qui se moquent du temps,
Ils s'écrivent en secret, secrétés dans le vent,
Dans le ventre ils grandissent, ils s'inventent, ils s'esquissent,
Puis ils crachent leur vice, se transforment en supplice,*

-Les mots tapent du pied, en cadence ils avancent,
 Sur des bouts de papiers, ou gravés dans le marbre,
 On se tâche les doigts, avec la plume rance,
 On les sculpte avec l'ongle, dans l'écorce des arbres,
 -Des mots sûrs que l'on mâche, des morsures que l'on cache,
 Des mots doux de nulle part, perdus dans un regard,
 Des mots sots qu'on émiette, des morceaux qu'on regrette,
 Des mots gros plein la bouche, des insultes à la louche.
 -Et puis des mots d'excuse, des mots gorgés de ruse,
 Des mots clefs qui nous ouvre, un livre qu'on découvre,
 Des mots noirs qui se croisent, qui se toisent dans des cases,
 Et puis des mots qui jouent, qui se servent de nous.
 -Des mots durs qui se cognent, plein de hargne qui grognent
 Des mots appris par cœur, que l'on chante à toute heure,
 Des mots scandés tout haut, en gras dans les journaux,
 Des mots dits qu'on maudit, qui ne s'oublieront plus,
 -Des mots d'efface qu'on efface, sans trop laisser de trace,
 Des mots de tête qu'on répète qu'on respecte à la lettre,
 Des mots classés, triés, dans un ordre empirique,
 Des mots briques empilés, pour mieux nous emmurer.
 -Des mots mouillés, qu'on laisse couler
 Inonder, noyer, des joues trop creusées
 Des mots savants enseigner qui s'avancent élégants,
 Des mots d'argots bien chauds qu'on apprend dans le dos d'une école qui s'affole.

Des mots qui peuplent nos pensées,
 Nos chants, nos livres et nos phrasés,
 L'humain dispose les mots partout,
 Et laisse le silence pour les fous.
 Des mots pour rire ou pour pleurer,
 Des mots pour dire ou suggérer,

Mettre des mots sur l'indicible,
 Des mots de poètes inaudibles



13. La mort

Refrain :

La terre tremble, quand la mort fait sa ronde,

Dans le froid de décembre, quand la lune est bien blonde.

La mort s'est réveillée ce matin, avec la gueule de marbre,
Au pied d'un arbre macabre et quelques macchabées étalés sur la table,
Les restes du repas de la veille, quelques vieilles fatiguées, emportées dans leur sommeil.

La mort fouille dans son armoire, pour se vêtir de noir, puis jette un vain regard, dans le miroir qui lui renvoie toujours, toujours la même histoire, elle prend sa faux puis va s'asseoir, sans trop savoir, combien de temps elle va devoir, suivre sa route dérisoire.

Faucher des âmes d'un coup de lame, l'amusait autrefois.
Broder des drames, drainer des larmes, vendre des armes et tout ça.
Attiser les flammes, ramasser des crânes amassés par un roi.
Condamner des femmes et des enfants sans défense,
C'était marrant mais c'est lassant quand depuis la nuit des temps,
Passe les jours, pas un instant, sans une goutte de sang.

La mort, ne prend pas de congé, toujours des vies à ôter,
Passe ses nuits à roder, torturer sans compter, tordre des cous pour pas un sou, juste une mission à remplir, pour éviter de surpeupler, la planète qu'on lui a confié.
Un quota strict est imposé, la mort n'a pas le temps de juger, si le moment est arrivé, ou s'il est trop tôt pour trancher.

La faucheuse tue les yeux fermés, machinalement sans y penser, pour éviter de ressasser, de s'attacher s'amouracher d'une existence à débrancher, d'un être humain à massacrer ou d'un animal à mâcher. Elle s'abat, sur sa proie et c'est un grand froid

qui se fait...

Refrain :

La terre tremble, quand la mort fait sa ronde,

Dans le froid de décembre, quand la lune est bien blonde.

La mort, soupire en arrosant ses chrysanthèmes fanés,
Tout en comptant inconsciemment les cadavres récoltés,
Il lui en manque une poignée.
Elle prend la route pour geler,
Un petit virage bien serré,
Qui devrait venir compléter,

Sur fond de tôle froissée, ou de pare-brise brisé,
La cueillette funèbre d'une énième journée.
Puis elle rentre exténuée,
Dans sa tanière triste étriquée,
L'ennui la pèse, dans l'éternelle solitude,
La nuit l'apaise, mais le réveil reste rude,

Difficile de faire connaissance,
Quand les autres perdent conscience,
Rien qu'en sentant votre présence,
Alors la mort tient ses distances,
Fait son travail dans le silence,
En exécrant son existence,
Elle accomplit sa malfaisance

Exécute sa tâche cruelle, dans les recoins d'une ruelle,
Puis prend les transports en commun pour en abattre quelques-uns
Recrute des soldats à la pelle, pour gagner du temps le week-end,

Déchaîne tous les éléments qui peuvent tuer massivement.

Refrain :

**La terre tremble, quand la mort fait sa ronde,
Dans le froid de décembre, quand la lune est bien blonde.**

La mort est passée me voir ce matin,
J'ai tout de suite vu dans son regard, un cruel manque d'entrain,
En train de soulever son poignard, pour à mes jours mettre fin,
J'ai même perçu perler une larme sur sa joue, gommée d'un revers de main.

De nature plutôt bavard, je lui dis « Tu n'as pas l'air bien ».
Elle stoppe son geste fatal et met en suspend mon destin,
Abasourdie elle me sourie, me dit « petit toute ma vie on ne m'a lancé que des cris,
Tu n'as pas peur de voir en face la menace arriver »

Je lui réponds que non, c'est une étrange sensation, mais la voir là, devant moi,
accoutrée d'un vieux pyjama dédramatise un peu tout ça...
La mort inquiète jette un œil dans la glace,
Mal réveillée, elle a sauté l'étape du Grand manteau noir,
L'effet comique de se voir, ainsi vêtue dans le miroir, la fait plier, d'un rire sinistre, puis
je l'entends s'esclaffer « je n'avais jamais ressenti, l'étrange envie de glousser, »
Puis la voilà le ventre au sol, qui se met à rouler par terre,
Son large visage pourtant si pâle en temps normal se charge de pourpre, elle s'est
mise à suffoquer et je l'ai laissée s'étouffer mourir de rire juste à mes pieds.

Aujourd'hui l'homme est immortel et je me sens un peu coupable, car incapable de
calmer les copieuses copulations de la population, les naissances s'enchaînent et
l'échéance s'avance, le globe déborde et la regrette en secret... La mort.

Refrain :

**La terre tremble, quand la mort fait sa ronde,
Dans le froid de décembre, quand la lune est bien blonde.**

14. Dans ta peau

J'ai du lire dans tes mains, un futur qui me plaît
J'ai du sentir ton pouls dans le mien.
J'ai dû rire dans un coin, que tu gardes secret,
Un palais entouré de jardins.
J'ai du fuir un peu loin, pour me tenir tout près,
De la douceur sucrée de tes mains
J'ai dû suivre un destin, qui me semble parfait,
J'ai dévié vers tes yeux mon chemin.

J'ai dû lire ton histoire, plusieurs fois dans la nuit,
J'ai appris quelques lignes par cœur,
J'ai dû dire dans le noir, quelques vers bien enfouis,
Soulager dans tes mots ma douleur,
J'ai vu au loin ton phare, dans la brume endormie,
Qui chantait de sa douce chaleur,
Je n'ai cessé d'y croire, malgré les insomnies,
Je savais que nos âmes seraient sœur.

J'ai passé tant de temps, à t'observer de loin,
En n'osant qu'un sourire maladroit,
Appréciant dans le vent, ton odeur qui me vient,
Qui me grise d'un gout délicat.
Bafouillant quelques mots, quelques phrases confuses,
En sueur même les jours de froid,
Mais j'écrivais des mots, tu devenais ma muse,
Quand tout seul je ne pensais qu'à toi...

Et voilà qu'aujourd'hui, quelques années plus tard,
Nous marchons tous les deux, côte à côte
On partage nos vies, on écrit notre histoire,
On se soutien souvent l'un et l'autre

Et l'on chante et l'on ri, dans un monde isolé,
Dù l'on garde notre âme d'enfant,
Si les autres ont vieilli, sous le poids des années
On a sû échapper au tourment.

J'ai dû faire des choix, c'était toi ou bien toi,
Aujourd'hui je ne regrette rien,
Te voir là, près de moi, sentir ta peau, tes doigts,
Ton parfum qui est resté divin.
J'ai dû faire le tri, dans les bons souvenirs,
Tous les jours tu m'en offres à nouveau,
Tu me couvres de vie, de bonheur, de plaisirs,
Tu me gardes à l'abri dans ta peau...



Contact :

Morand Julien

Mail : rimescatcher@piegeareves.fr

Myspace : www.myspace.com/rimescatcher

Rejoignez également Rimes Catcher sur **Facebook**.

Tourneur : Zik'Oz Production

Herve Thiebault

Tél : +33(0)6 82 40 16 25

Site internet : www.zikozproduction.org



Découvrez également les artistes présents sur l'album :

Zarmot : <http://www.myspace.com/zarmot75>

Keyz : http://www.myspace.com/keyz_

Instru-Mental : <http://www.myspace.com/im37crewprod>

Mikaël : <http://www.myspace.com/mikaelbirraux>

Et pour ceux qui veulent découvrir le groupe de Rock Français dans lequel je joue également :

Piège à Rêves : www.piegeareves.fr